

Prologue

Claire Varin

Number 68, Fall 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4895ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Varin, C. (2004). Prologue. *Brèves littéraires*, (68), 9–10.

PROLOGUE

Se voir poussée par la force des choses à composer une préface. Se rebiffer. Refuser de pencher du côté du devoir. Aspirer au plaisir pur d'écrire, celui que connaissent ceux et celles qui logent entre les pages de *Brèves*. La préfacière revendique le droit à ce pur plaisir: raconter ou évoquer; relater des anecdotes mettant en scène des écrivains et des mots...

Dans la verve de ma vingtaine, je récitais du Rilke à l'oreille du poète Miron ou le provoquais par des commentaires intempestifs. Au cours de l'une de nos conversations, cet homme de paroles me lança avec à-propos puisque nous assistions au lancement d'un dictionnaire de la langue québécoise: « Seuls les mots existent ». « Que fais-tu des sourds-muets ? », répliquai-je alors, hasardant le tutoiement. Notre Miron national en resta coi un petit moment avant de contre-performer avec un « ils n'existent pas ». Comment ai-je ensuite osé lui affirmer: « Tu te masturbes avec les mots. » ? Cette innocente erreur de jeunesse me revient en mémoire à l'heure de préfacer des éclats de jouissance textuelle.

Au temps de mes études en lettres, je fréquentais les lancements et aussi les séminaires. Tel celui de Nicole Deschamps sur un autre écrivain national, Lévy-Beaulieu. Il arriva une fois qu'en la raccompagnant chez elle, ma professeure m'invite à entrer, marque de considération prisée par l'étudiante. Au salon, nous avons devisé de choses sérieuses comme l'écriture et la mort, devant un chocolat chaud et son mari, le professeur de lettres feu André Vachon. Tragique

destin de l'écrivain qui engage son être entier dans l'écriture : après avoir atteint une certaine perfection, il meurt, comme Rimbaud, Kerouac, Undset, Proust et Cie. Lentement il tue son affectivité pour faire vivre les mots. Madame Deschamps recommandait donc de commencer à écrire le plus tard possible afin de vivre longtemps...

À cette époque, le tournant des années 1980, le Québec eut droit aux conférences de Derrida (docte), d'Hélène Cixous (poétique) et de Robbe-Grillet (élémentaire); également, pour les débuts du Festival international du nouveau cinéma, à la présence de Marguerite Duras escortée de son jeune amant présumé. La grande dame de la littérature nous déclara avoir accueilli celui-ci comme un « homme errant moderne ». Et la femme errante, comment l'accueilleriez-vous ?, lui avais-je demandé, avec cette manie de la provocation dont j'ai perdu l'habitude. Duras n'avait su répondre à cette interrogation. Plus tard dans la soirée, un ami amateur de littérature lui murmura un lapsus tremblant suivi d'une confession troublante : « Je suis sans bornes » et « Je vous laisse, je suis trop ému ». L'air perplexe, Duras regarda rougir celui qui lui vouait une admiration « sans bornes », momentanément muette mais loin d'être sourde et surtout bien vivante...

Ainsi, ceux qui ont reçu le don des mots peuvent perdre la parole.

Et tout ça à cause de la littérature. Nous réaffirmons ici son pouvoir en-prose-en-vers-et-contre-tous les écrans cathodiques du monde.

Claire Varin, directrice